

1

Chez l'oncle Yvon

*Bourg de Soyaux, mardi 23 novembre 1943,
5 heures du soir*

Quand elles furent toutes deux descendues de l'autobus, Abigaël serra plus fort la main de sa tante. Le lourd véhicule, équipé d'un gazogène comme la plupart des voitures circulant encore, s'était garé sur la place principale du bourg de Soyaux.

Elles étaient les seules passagères ce soir-là. Le chauffeur était resté au volant et il n'avait pas coupé le moteur. Il redémarrera après les avoir saluées d'un geste rapide.

— Nous voici arrivées, ma petite, déclara Marie Monteil en réprimant un soupir. Mais nous ferions mieux de nous abriter dans l'église, le vent est glacial. Ton oncle Yvon ne devrait pas tarder.

— En es-tu sûre, tantine ? Peut-être qu'il n'a pas reçu ta dernière lettre, s'inquiéta l'adolescente.

— Il n'y a aucune raison, le courrier fonctionne normalement. Je lui ai dit que nous arrivions à Soyaux ce soir, environ à cette heure-là. Je suis tellement rassurée, Abigaël ! Nous aurons enfin un foyer, et à la campagne. Bien sûr, il faudra nous rendre utiles pour compenser, mais le travail ne nous fait pas peur.

Tout en parlant, Marie avait entraîné sa nièce à l'intérieur de l'église Saint-Mathieu, un humble et beau sanctuaire du plus pur style roman. Très pieuses toutes les deux, elles éprouvèrent le même réconfort en s'asseyant sur un des bancs en bois sombre, qui dégageait une légère odeur d'encaustique malgré les restrictions en cours.

Réconfortée par la sérénité immuable qui régnait entre ces murs séculaires, Abigaël se mit à prier. Sa tante Marie l'imita du bout des lèvres, les paupières mi-closes. Elle avait un visage fin, des yeux en amande gris bleu et un grand front couronné de boucles d'un blond argenté. « Dieu très bon, protégez-nous, protégez cette enfant que le destin m'a confiée », implorait-elle en silence.

Alertées par des bruits de roues à l'extérieur, elles se relevèrent précipitamment, non sans échanger un faible sourire, ayant la même pénible impression d'incertitude. Elles sortirent après avoir fait un rapide signe de croix qui trahissait leur angoisse.

Marie élevait sa nièce depuis sa naissance, et sa priorité était de la préserver du moindre danger, du chagrin et de la misère. L'exode de juin 1940 les avait jetées sur les routes comme des milliers d'autres Français. La petite maison de Touraine où elles vivaient avait été bombardée. D'abord, elles s'étaient réfugiées dans une pension de famille de Tours, puis elles avaient échoué à Poitiers où elles avaient logé à l'hôtel, ce qui avait épuisé leurs maigres économies.

Enfin, à bout de ressources, Marie Monteil s'était résignée à demander de l'aide à l'unique personne qui pouvait encore les secourir. Elle avait écrit une longue lettre à Yvon Mousnier, l'oncle paternel d'Abigaël.

L'homme possédait une grande ferme en Charente, dans la vallée de l'Anguienne. Sa réponse avait tardé, mais, finalement, il avait accepté de les héberger en souvenir de son frère Pierre. La douce femme, bien que soulagée, avait su lire entre les lignes. Sa nièce et elle devraient mettre la main à la pâte, ce qu'elle jugeait tout à fait normal.

La France entière était occupée ; la ligne de démarcation n'existait plus. Elle avait été supprimée un an auparavant et il n'en restait plus de trace à la date du premier mars¹. Il fallait se plier à la loi des nazis, subir suspicions et contrôles, autant de la part des Allemands que de certains compatriotes.

En sortant de l'église, dont les pierres grises et le clocher carré subissaient les assauts d'un vent chargé d'humidité, Abigaël désigna d'un geste un attelage à l'arrêt, le long d'une maison voisine.

— Regarde, tantine. Une voiture tirée par un cheval.

— C'est lui, c'est ton oncle Yvon. Il a vieilli, mais je le reconnais.

L'adolescente respira profondément, sans pouvoir calmer les battements plus rapides de son cœur. Elle aurait pu s'enfuir sur-le-champ ; elle avait l'impression que l'homme, dont elle observait les traits émaciés, n'était pas animé des meilleures intentions à leur égard. Son regard brun était froid et méfiant ; son nez busqué et ses mâchoires carrées semblaient indiquer une nature rude, de même que ses sourcils broussailleux, poivre et sel comme ses épais cheveux coiffés en arrière.

1. Les aménagements ont été ôtés de novembre 1942 à mars 1943.

— Allons, ne crains rien, lui murmura Marie.

— Devrons-nous parler de... Enfin, tu sais bien à quoi je fais allusion.

— Pas dans l'immédiat, surtout. Mais, si le sujet est abordé, il sera difficile d'éviter la discussion.

Dès qu'il les avait vues, Yvon Mousnier avait décoché un coup de fouet à sa jument, une bête au poil roux et à la crinière jaune, pour s'approcher de l'église. Il arrêta la charrette devant elles.

— Bonsoir, Marie, dit-il d'un ton sec. Vous avez pris un sacré coup de vieux.

— Nul n'échappe à la nature, Yvon, rétorqua-t-elle, un peu vexée. Pas même vous !

— Sans doute ! Montez vite, il va pleuvoir. On ne doit pas traîner. Alors, c'est toi, Abigaël, la fille de Pierre ! Tu n'as rien du frangin, dis donc ! La dernière fois que je t'ai vue, tu n'étais pas plus haute que trois pommes.

Il se força à rire dans un souci d'amabilité. Abigaël redressa la tête et tenta un sourire poli en guise de réponse. Elle était de taille moyenne, menue et de manières discrètes ; on hésitait à lui accorder ses quinze ans, tant qu'elle ne parlait pas. Très vite, cependant, si on discutait avec elle, ses propos, son élocution aisée, sa voix légère et flûtée, apaisante, mais bien timbrée, la rangeaient parmi les jeunes filles et non parmi les enfants.

Marie Monteil retint un soupir de nervosité, car Yvon avait fait allusion aux obsèques du père d'Abigaël.

— Tu ressembles à ta mère, ajouta le fermier.

— Oui, tantine affirme que je suis le portrait vivant de maman, répliqua l'adolescente d'un ton net.

— Tu causes pointu comme une fille de la ville. Faudra pas faire trop ta maligne, chez nous !

— Abigaël n'a jamais fait sa maligne, protesta Marie. Mettons-nous plutôt en route, nous discuterons plus tard.

— Vous n'avez que ça comme bagage ? Une valise ? s'étonna Yvon, agacé d'avoir été contredit.

— Nous avons tout perdu. Mais la Croix-Rouge nous a donné quelques affaires. Ne vous tracassez pas, Yvon, nous tâcherons d'être le moins gênantes possible et de ne pas déranger votre épouse. Nous allons la seconder, également. Comme je vous l'ai écrit, nous ne voulons pas être une charge. Abigaël et moi savons coudre, tricoter et raccommoder. Tenez, je vois un accroc à la manche de votre paletot, que je me ferai un plaisir de réparer.

— Ouais, je préférerais un coup de main pour ramasser les betteraves. Il faut s'en occuper avant les premières gelées, sinon je n'aurai pas de quoi nourrir mes bêtes cet hiver.

La valise à bout de bras, Abigaël grimpa lestement dans la charrette, sous le regard à la fois méfiant et inquisiteur de son oncle. « Une jolie fille, oui, mais, si elle tient de sa mère sur tous les plans, il ne faudrait pas qu'elle nous cause des ennuis », se disait-il.

Marie jugeait inconvenante la façon dont Yvon Mousnier fixait leur nièce. Elle toussota et feignit d'avoir du mal à se percher sur le marchepied en fer du véhicule.

— Je n'ai plus l'habitude de ce mode de locomotion, avoua-t-elle quand le fermier se décida à l'aider.

— Peut-être bien qu'il n'y a plus un seul canasson dans le nord de la France, lança-t-il, mais, ici, c'est le

contraire, madame Marie. Malgré la réquisition, j'ai pu garder ma jument et son rejeton.

— Comment avez-vous fait ? s'enquit Abigaël avec un réel intérêt.

— Je me suis débrouillé. Tu n'as pas besoin d'en savoir plus. Et puis, autant te prévenir, tiens ta langue dans le pays ! Personne te connaît ; alors, dès que tu croiseras un voisin, il te posera des questions.

— Ai-je le droit de me présenter comme votre nièce, la fille unique de votre frère Pierre ?

— Bien sûr, nigaude !

Abigaël détourna ses grands yeux clairs dessinés en amande, d'un bleu très pur. Ces prunelles d'azur limpide s'accordaient avec sa carnation laiteuse et sa longue chevelure châtain clair qui dansait sur ses épaules menues en souples ondulations. Le nez droit, les joues rondes, elle avait une bouche en cœur aux lèvres d'un rose vif.

Marie s'était crispée en entendant le mot nigaude. Cependant, il leur fallait tolérer ce genre de langage, comme il leur faudrait sans nul doute supporter d'autres humiliations, d'autres vexations.

— Qu'est-ce que vous fabriquez, toute la journée, du côté de Poitiers ? Vous n'avez pas trouvé de travail, là-bas ? demanda Yvon en poussant sa jument au trot.

— Hélas ! non, hormis un peu de couture, de quoi acheter du pain... quand nous en trouvions à vendre, expliqua Marie. J'avais vendu des vignes, avant la guerre. J'ai tenu un maximum de temps sur cet argent. J'ai dû renoncer, après l'exode, à mon projet de gagner l'Amérique. Je voulais emmener Abigaël là-bas et que nous commencions une nouvelle vie. Ce n'était qu'un rêve.

— Fi de loup ! en Amérique, rien que ça ! s'esclaffait-il. Vous n'êtes pas des youpines, pour fuir la patrie comme ça !

Cette fois, ce fut Abigaël qui se tétanisa, outrée. D'une extrême sensibilité, ouverte à la souffrance de son prochain, elle avait beaucoup prié Dieu d'épargner les Juifs, persécutés par les nazis. Elle crut revoir des étoiles jaunes en tissu grossier sur la poitrine des femmes, des vieillards, des enfants. Tant d'étoiles jaunes !

— Ce n'était pas une fuite, oncle Yvon, précisait-elle à mi-voix, juste un départ vers une terre lointaine.

Le fermier haussa les épaules et donna un coup de fouet au cheval.

— Je t'en ficherais, des terres lointaines, moi ! gronda-t-il. Tu me parais une sacrée prétentieuse ! Et, pareil, quelle idée, ce prénom, Abigaël ! Mon frère aurait pu choisir un prénom de chez nous, je le lui avais dit, à ta naissance. Les soldats allemands vont tiquer, à mon avis. Ils viennent chez moi acheter des légumes et du lait pour ravitailler la kommandantur. Abigaël ! Ils vont te prendre pour une Juive.

— Les papiers de ma nièce leur prouveront qu'il n'en est rien, comme la croix qu'elle porte au cou, s'enflamma Marie Monteil. Abigaël est catholique, une fervente catholique. Quant à ce prénom, il est cité dans la Bible. Il signifie « source de joie » en hébreu et, je peux en témoigner, je n'ai jamais eu à regretter d'avoir pris ma nièce sous mon aile. De l'élever m'a offert le bonheur au quotidien.

Mal à l'aise, l'homme n'osa pas protester. Il pensait à la tragédie qui avait présidé à la naissance d'Abigaël.

Sa mère Pascaline était morte en couches dans un flot de sang. Deux ans plus tard, Pierre Mousnier succombait à la tuberculose, à peine âgé de trente ans. Sur son lit d'agonie, son frère lui avait fait promettre de veiller sur la fillette. Yvon s'était engagé à ne jamais laisser Abigaël dans les difficultés. En réalité, il savait très bien, à l'époque, que Marie, la sœur aînée de Pascaline, tiendrait son rôle de marraine sa vie durant.

— Il faut dire, madame Marie, fit-il remarquer tout haut d'un ton radouci, que vous n'auriez laissé personne vous prendre la gamine quand mon frère est mort, et même avant. Je vous revois comme si c'était hier à l'enterrement de ma belle-sœur... Vous teniez la petiote sur votre giron ; on aurait cru que c'était la vôtre, pardi !

— Oui, je m'en souviens également.

Marie ferma les yeux, émue. Elle s'était improvisée mère de substitution dès que Pascaline avait expiré. Célibataire et de douze ans plus âgée que sa sœur, elle s'était acharnée à sauver le faible nourrisson que le destin lui confiait. « La sage-femme qui a constaté le décès de Pascaline m'a été d'un précieux secours, se remémora-t-elle. J'ai appris en ces jours de deuil à langer un nouveau-né, à préparer des biberons, à bercer ma petite protégée en chantonnant doucement pour l'endormir. »

Abigaël ne prêtait plus attention à la conversation. Elle percevait avec une acuité particulière l'animosité de son oncle et elle voulait s'en préserver. Pour échapper à la perception aiguë qu'elle avait des sentiments d'autrui, selon son habitude, elle s'absorba dans la contemplation du paysage.

La course des nuages dans le ciel la fascinait.